

maîtres et se joindraient à nous. Maintenant faut-il la désirer ? Je n'en sais rien, Dieu sait ce qui en résultera, et il faut espérer qu'il nous protégera contre tout grand malheur.

En attendant la guerre nous nous préparons aux examens, ce qui est plus pacifique et moins dangereux. Cependant, nous aurons M. Villemain, qui n'est pas facile à contenter, cela me donnera l'occasion de le voir encore une fois ; mais si par malheur je m'enfonce, je nuirai à l'idée première qu'il s'est faite de moi. Mais c'est prévoir de trop loin.

Encore un mois, mes bons parents, ensuite le concours, et plaise à Dieu qu'il ne soit pas long. Nous allons nous instruire des malheurs de nos aînés, peut-être l'année prochaine cela nous épargnera-t-il quelques fautes. C'est bien triste d'avoir si peu de temps à passer avec vous. Je ne m'en consolerais qu'avec bien de la peine, et le jour où je monterai en diligence, j'aurai une joie bien vive, la joie que j'ai sentie l'année passée, la joie que je sentirai toujours, toutes les fois que je retournerai vers ce bon père et cette mère bien-aimée qui occupent toutes mes pensées.

J'écrirai à Joannès la première fois, je voudrais bien qu'il m'écrivit plus souvent qu'il ne fait. Je l'embrasse bien fort sur les deux joues. J'étais bien fâché de ne pas l'avoir hier avec moi aux Tuileries pendant le feu d'artifice, il y avait des effets de flammes de Bengale à travers les arbres, qui faisaient vraiment croire qu'on était dans un jardin de fée. Je suis revenu enchanté à l'école. Aujourd'hui je paie ces courses et ces conversations de deux jours par une fatigue accablante ; je ne vauz pas deux sous. Un de mes camarades, qui est assez malade, part pour la Flandre, son pays ; pourquoi ne suis-je pas bien malade ? Je retournerais près de vous. Mais je ne suis ni chien ni loup.